



**Kathe Burkhart, *The Liz Taylor Series***

**13.03 .2016–08.05.2016**

**Fri Art présente la première exposition d'envergure de l'artiste américano-hollandaise Kathe Burkhart en Europe. Cette présentation qui balaie plus de trente ans de carrière de l'artiste se compose d'une sélection importante de peintures grands formats et d'œuvres sur papier tirées de la *Liz Taylor Series*.**

Depuis 1982, Kathe Burkhart (\*1958) a réalisé avec *The Liz Taylor Series* un incomparable panorama qui compte aujourd'hui près de 300 peintures, dessins et imprimés. Chaque œuvre de cette série méthodique et performative figure un portrait d'Elizabeth Taylor qui est en même temps un autoportrait de l'artiste. La grande actrice est représentée à tous les âges de la vie et son visage est systématiquement peint d'une blancheur neutre qui invite à s'y projeter. Double chronique que celle de l'actrice mythique née en 1932 et de l'artiste de 26 ans sa cadette dans laquelle s'entrelacent de manière complexe, problématiques privées et publiques, individuelles et politiques. Car ce travail est une critique sociale et politique, et c'est bien l'artiste elle-même qui s'adresse au regardeur de l'œuvre à travers ces agressions verbales peintes qui se greffent sur chaque portrait de la série. Ces mots violents engagent la spectatrice ou le spectateur dans l'équation posée par la toile. A elle ou à lui de trouver sa place au sein de cette dramaturgie à plusieurs entrées.

Elizabeth Taylor se débattait dans les remous d'une vie sentimentale tumultueuse, voire destructrice qui n'était pas sans rappeler certains rôles qu'elle interprétait. La vie intime de cette icône de plusieurs générations de femmes occidentales a exprimé toutes les terribles contradictions entre vie privée et célébrité. Après sa première apparition cinématographique à l'âge de 9 ans pour Universal Pictures en 1942, Elizabeth Taylor est devenue la Child Star de la MGM, studio avec lequel elle est restée sous contrat durant la majeure partie de sa carrière. L'actrice autodidacte se fondait instinctivement dans les rôles qu'elle incarnait ce qui rendait d'autant plus ténue la limite entre la fiction et la vie quotidienne. Kathe Burkhart prend pour point de départ de ses œuvres des photographies de paparazzis ou des « production stills ». Fournies par les studios, ces images avaient une vocation publicitaire et véhiculaient un concentré de stéréotypes féminins et masculins. Hollywood fut en ce sens une véritable machine à figer les genres sexuels.

Si les scènes décrivent une hétéronormativité destructrice, des situations sociales en déshérence, des addictions négatives, ou des formes de domination sexuelle et de soumission psychologique, elles sont aussi une ode à la non-conformité des genres. Les rapports interpersonnels dépeints sont complexifiés par le collage d'éléments et d'objets hétérogènes à même la toile. Ces reliques (lettres, papier peints, tissus, bijoux en plastique ou tatouages temporaires) se réfèrent de manière codée à la biographie de l'artiste. A travers cette sombre chronique, Burkhart opère une critique de la représentation par les médias, et délivre un brûlot féministe punk. La position critique de l'artiste entre en résonance avec sa vie personnelle mouvementée. Par l'insertion d'éléments autobiographiques et narratifs dans sa pratique post-conceptuelle, Burkhart a ouvert des perspectives inédites dans les pratiques de la peinture et de l'appropriation, qui anticipent à certains égards les grande séries fictionnelles de l'artiste californien Jim Shaw, en particulier son projet *My Mirage* entamé en 1986.

En regard de la force de son processus de travail, de l'importance des problématiques qu'il aborde et de l'admiration qu'il suscite chez ses pairs, le travail de Kathe Burkhart demeure sous-représenté sur la scène artistique. Tout en poursuivant des buts politiques très éloignés, elle a participé en parallèle à des artistes de sa génération (Mike Kelley, John Miller, Jim Shaw, Jean-Frédéric Schnyder en Suisse ou Thomas Lawson avant eux), à l'avènement d'une nouvelle conception de la peinture qui peut désormais servir une pratique conceptuelle. Pour Thomas Lawson cet usage de la peinture entérine le triomphe du concept.<sup>1</sup> Dès lors que la primauté du concept sur le médium est largement validée, il n'est plus nécessaire d'écarter la peinture pour son conservatisme. Burkhart a choisi de s'exprimer à travers ce médium afin de s'approprier de manière provocatrice un genre traditionnel dominé historiquement par les peintres masculins. Contrairement à elle, la plupart des artistes femmes qui développaient un travail conceptuel basé sur la critique des médias et l'utilisation du langage avaient opté pour la photographie (Barbara Kruger, Sherrie Levine, Cindy Sherman, Sarah Charlesworth). Chez Kathe Burkhart, cette appropriation péremptoire d'un territoire de l'histoire de l'art presque exclusivement masculin va de pair avec un recodage du langage sexiste. Celui-ci est déconstruit et manipulé afin de créer de nouvelles combinaisons génératrices de trouble(s). Mis au défi par ces œuvres, la spectatrice ou le spectateur est invité à s'interroger sur ses propres positions et certitudes.

**Cette rétrospective de Kathe Burkhart a d'ores et déjà fait l'objet de deux importants focus dans les magazines *Flash Art* 306<sup>2</sup> de Février 2016 et *Art in America* de mars 2016.<sup>3</sup>**

Cette exposition est soutenue par le Mondriaan Fonds et le FIFF.

---

<sup>1</sup> Thomas Lawson, «Last Exit Painting», in: *Artforum*, October 1981.

<sup>2</sup> Fri Art, «Feature: The Liz Taylor Series – Kathe Burkhart», in: *Flash Art*, n. 306, January-February, Volume 49, 2016, pp. 66 – 73.

<sup>3</sup> Jane Ursula Harris, «Interview: In the Studio - Kathe Burkhart», in: *Art in America*, March 2016.